

# Le camarade Lénine

**Mikhaïl Olminsky**

*Source : Une première version de ce texte a été publiée en 1918, puis en 1924 dans la «Proletarskaya Revoliutsia», n° 3 (36), pp. 24-33. Une version française abrégée (sans les dix premiers paragraphes) fut publiée dans le recueil : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome 3. Moscou: Éditions du Progrès, 1965, pp. 8-13. Traduction MIA.*

**L**e culte de la personnalité est contraire à l'esprit du marxisme, à l'esprit du socialisme scientifique. Dans le processus historique, la source première et la force créatrice ne résident pas dans l'individu, mais dans le développement des forces productives – à l'échelle d'un pays entier, et, à un stade supérieur, à l'échelle mondiale. La personnalité, ses idées, son œuvre, ne font que manifester des forces qui, par essence, sont spontanées et indépendantes de la volonté humaine.

Cependant, le marxisme est également étranger au « fétichisme de la marchandise », cette tendance à considérer la marchandise comme une « chose en soi », dotée d'une valeur en dehors de la société et des relations humaines. Le « développement des forces productives » ne s'opère pas de lui-même, mais à travers les hommes, à travers la personnalité collective. Un individu pris isolément ne prend signification et intérêt que dans la mesure où il est membre du collectif.

La différence d'appréciation du rôle de la personnalité dans l'histoire s'est clairement manifestée en Russie, notamment dans l'attitude envers ses « héros », d'un côté chez les marxistes, de l'autre chez les socialistes-révolutionnaires. Ces derniers, en raison de leur conception idéaliste du monde, sont rapidement passés d'une surestimation du rôle de l'individu au culte du héros, à la création d'« icônes » – qu'il suffise de rappeler, par exemple, comment en 1917 ils vénéraient leur « chère grand-mère »<sup>1</sup>. Quant à nous, marxistes russes, si l'on peut nous faire un reproche, c'est plutôt celui de l'excès inverse – un manque d'attention et d'intérêt pour la personnalité des camarades en général, et pour celle des figures marquantes de notre mouvement en particulier.

Nous avons constamment la « masse » sous les yeux, nous ne tenions compte que de la « masse », du collectif. Nous semblions oublier qu'au sein de tout collectif émergent des personnalités plus marquantes, des dirigeants, qui impriment leur marque individuelle sur la vie du groupe. Au mieux, nous rédigeons une nécrologie empreinte d'émotion pour un camarade disparu, ou rapportions, pour un vivant, les faits externes de son activité. Les tentatives d'analyse et d'évaluation de la personnalité, de mise en lumière des aspects positifs et négatifs de l'action sociale et politique, même pour les dirigeants les plus éminents du mouvement, ont été quasi inexistantes.

Cette lacune est bien sûr significative dans la vie du parti. Et plus le temps passe, plus se fait sentir impérieusement la nécessité de la combler. En particulier, concernant le camarade Lénine, ce manque est particulièrement criant et urgent. Il n'est pas étonnant que, de temps à autre, paraissent sur lui tantôt un article avec des éléments biographiques, tantôt une brochure entière. Pourquoi ? Est-ce seulement parce qu'il est devenu, comme on dit, le « chef de l'État » ? Dans ce cas, ce désir d'en savoir plus sur lui pourrait être assimilé à la curiosité oisive des badauds, semblable à celle manifestée en 1917 envers la personnalité de Kerensky.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Brechko-Brechkovskaïa Ekaterina Konstantinovna (1844-1934), révolutionnaire populiste connue sous le nom de « Grand-mère de la révolution », plusieurs fois arrêtée et déportée. En 1901, elle fut l'une des fondatrices du Parti socialiste-révolutionnaire et membre de son aile droite. Elle a soutenu le Gouvernement provisoire de Kerensky et son effort de guerre. Farouchement opposée aux bolcheviques, elle émigre fin 1918.

Quelle est la différence entre Kerensky et le camarade Lénine, sans même parler, bien entendu, de l'envergure respective de ces deux personnalités ? Elle réside avant tout en ceci que Kerensky était un « homme du hasard ». Le rapport des forces sociales, à un moment donné de la révolution, a propulsé sur le devant de la scène le parti des socialistes-révolutionnaires, dont Kerensky était considéré comme le représentant. Mais quiconque connaissait un tant soit peu notre mouvement révolutionnaire savait et voyait parfaitement que ce parti comptait dans ses rangs des personnalités bien plus importantes et typiques. Homme accidentel dans son propre parti, placé par le hasard au centre des forces sociales en lutte, Kerensky ne pouvait susciter qu'une curiosité vide de sens.

La situation du camarade Lénine est tout à fait différente. Toute personne politiquement avertie savait et comprenait à quel point il était indissolublement lié à l'essence même de notre parti.

Il n'est pas étonnant qu'en 1917, dès son apparition en Russie, le camarade Lénine ait concentré sur lui la haine la plus farouche de tous les politiciens bourgeois et petits-bourgeois, de tous les ennemis du prolétariat révolutionnaire ; ils savaient pertinemment qu'en s'attaquant au dirigeant du parti, ils s'attaquaient à une classe ennemie tout entière, et qu'une victoire idéologique, en l'occurrence, signifierait une victoire non pas sur un individu, mais sur l'ensemble de la classe ouvrière.

Il est significatif, par ailleurs, de noter notre propre attitude face à cette lutte. Nous avons accordé relativement peu d'attention à la défense personnelle du camarade Lénine. Sachant que cette offensive de la bourgeoisie équivalait en réalité à une offensive contre le prolétariat, nous avons concentré tous nos efforts sur le renforcement des positions politiques du prolétariat, et non sur la défense ou la justification personnelle du camarade Lénine. Qu'avons-nous fait au plus fort de la campagne de calomnies, des plus ignobles et acharnées, contre lui en juillet 1917 ? Lors de notre congrès pan-russe du parti, nous l'avons élu président d'honneur. Par là, nous soulignons une fois de plus que notre parti était inséparable du camarade Lénine, comme lui-même est inséparable du parti. Connaître et étudier le camarade Lénine, en tant que figure littéraire et politique, c'est donc, à travers une personnalité unique, connaître et étudier l'immense collectif révolutionnaire prolétarien.

Connaître le camarade Lénine, pour nous, signifie nous connaître nous-mêmes. C'est en cela que réside la justification légitime de notre intérêt pour sa personnalité. Plus nous œuvrerons à son étude, plus nous ferons progresser la connaissance de l'histoire de notre parti et la compréhension des sources de nos succès et de nos échecs, de nos actions justes et de nos erreurs.

Le camarade Lénine est un membre à part entière du collectif. Cela le met sur le même rang que nous, les militants de base. Mais en même temps, c'est une individualité hors rang : il n'y a pas de second Lénine dans le parti. C'est pourquoi, en étudiant la personnalité de cette figure politique et littéraire, on doit toujours distinguer d'une part les traits qu'il a en commun avec le collectif et, de l'autre, ses traits individuels.

Le premier trait individuel qui saute aux yeux à un observateur même superficiel de l'activité de Lénine est sa capacité de travail hors du commun. On a l'impression que cet homme ne se repose jamais, qu'il n'en a pas besoin. Jour après jour, des années durant, on peut dire qu'il « reste à son poste » sans relâche, toujours au travail, soit plongé dans les livres, soit la plume à la main, soit en réunion, discutant de la nouvelle situation politique qui s'est créée, des problèmes de « l'actualité immédiate ».

À côté de cette capacité de travail exceptionnelle, Lénine a le don de concentrer invariablement, au cours de toute sa vie, son attention sur une seule et unique cause, celle de la lutte révolutionnaire du prolétariat. Examinez son activité littéraire, ses innombrables articles, brochures, ses livres. Tous, sans exception, répondent à une seule question, celle qui concerne les meilleures voies, les plus directes, de la révolution prolétarienne. Même quand il s'agit d'un grand ouvrage philosophique, on voit tout de suite que ce sont les tâches de la lutte révolutionnaire du moment actuel qui l'ont rendu nécessaire et

qu'il poursuit un seul but : écarter tout obstacle se dressant sur la voie directe de la victoire prolétarienne.

Ces qualités intellectuelles et morales, une capacité de travail exceptionnelle et l'art de consacrer toute son attention, sa vie durant, à une seule grande tâche sont, à notre époque, des conditions nécessaires pour qu'une personne s'élève au premier rang dans son domaine. Mais, cela va de soi, ces qualités à elles seules ne suffisent pas pour devenir un grand homme, pour occuper légitimement la première place dans une sphère d'activité quelconque et pour laisser son empreinte sur la vie de toute une époque. Il faut encore posséder des facultés intellectuelles exceptionnelles, un talent hors du commun, en adéquation avec les objectifs que sert l'individu.

Parler de la rare pénétration de l'esprit de Lénine, c'est enfoncer des portes ouvertes. Mais il convient de souligner, comme trait caractéristique de son talent intellectuel, sa capacité d'analyse, son art de décomposer les phénomènes et d'en clarifier le sens. Cette faculté apparaît de la manière la plus évidente dans ses écrits dits polémiques.

Prenez les recueils d'articles du camarade Lénine : « *La Question agraire* » et « *Pendant douze ans* »<sup>2</sup>. Ils consistent presque entièrement en « polémiques ». La forme des articles est presque toujours la même : l'auteur cite un passage de l'œuvre de son adversaire et entreprend de le disséquer méthodiquement. Si la citation est extraite d'un article d'un auteur qui se réclame du marxisme, on a d'abord, après l'avoir lue, du mal à voir ce qu'on pourrait lui objecter. Mais en suivant pas à pas l'argumentation du camarade Lénine, on discerne clairement ce qu'on n'avait pas soi-même perçu : un écart du marxisme, à peine perceptible, qui amène ou doit amener l'auteur à des conclusions manifestement fausses, antimarxistes. Cette analyse minutieuse a ruiné plus d'une réputation prétendument marxiste – il suffit de se rappeler P. Strouvé et A. Potressov – et elle l'a fait bien avant que ces prétendus marxistes n'aient révélé leur vrai visage.

En matière d'analyse, le camarade Lénine est sans égal. En revanche, en ce qui concerne la synthèse, force est de constater que, dans ses œuvres littéraires, elle apparaît malheureusement moins souvent qu'on ne le souhaiterait. Il est rare que le camarade Lénine oppose ensuite son propre point de vue ; et lorsqu'il le fait, il atteint parfois un lyrisme qui vous emporte totalement, vous rendant incapable de résister à la perspective léniniste. Malheureusement, je le répète, de telles pages ne sont pas fréquentes. Habituellement, il met un terme à son article dès qu'il en a fini avec son adversaire. Quant aux conclusions positives, à la synthèse, il faut les chercher ailleurs ; dans les slogans qu'il formule, dans les projets de résolution qu'il soumet.

Bien qu'il possède de vastes connaissances théoriques, le camarade Lénine, par sa nature même, n'est pas un théoricien, mais un praticien. Chacun de ses écrits reflète « l'actualité immédiate », il est suscité par les besoins du moment. Il arrive souvent que son article ne réponde même pas à la définition d'une œuvre littéraire : ce n'est qu'un résumé, une esquisse de ce que l'auteur a mûrement réfléchi et qui doit être assimilé par les camarades, dont le devoir est de donner une substance vivante à cette esquisse, de la populariser, de lui donner une forme littéraire. C'est ainsi que sont nés les « thèses », qui acquièrent des droits de cité toujours plus grands dans la vie de notre parti.

On ne peut que regretter que notre guide idéologique témoigne d'une telle négligence envers la forme littéraire, envers la mise en forme de ses pensées. Mais on ne saurait le lui reprocher quand on sait que cet homme ne consacre pas une minute de sa vie à autre chose qu'à la cause.

Dans sa pratique, il est arrivé au camarade Lénine de commettre des erreurs. La vie n'attend pas ; elle exige une réponse rapide, une solution immédiate aux problèmes du jour. Or ces problèmes sont extrêmement complexes et se présentent souvent comme une équation à une infinité d'inconnues.

---

<sup>2</sup> Il s'agit du livre de V. Lénine *la Question agraire*, 1re partie, publié à Pétersbourg en 1908, sous le pseudonyme de VI. Iline, et du livre *Pendant 12 ans. Recueil d'articles. Tome premier. Deux tendances dans le marxisme russe et la social-démocratie russe*, publié à Pétersbourg en 1907, sous le pseudonyme de VI. Iline. (N.R.)

Pour les résoudre plus ou moins correctement, il ne suffit pas d'être un théoricien, même le plus génial, le plus conséquent – d'autant que le développement économique et les formes de la lutte des classes apportent constamment du nouveau, que n'avaient prévu aucune théorie. Le salut ne réside pas alors dans une théorie toute faite, mais dans la méthode de résolution des problèmes.

Le marxisme fournit cette méthode. Mais nous connaissons nombre de théoriciens marxistes qui, tout en maîtrisant parfaitement la méthode, n'ont pas moins dévié du droit chemin (Plékhanov, Kautsky et autres). Et si le camarade Lénine, dans son action politique, a su éviter les zigzags impardonnables commis par beaucoup d'autres, il doit y avoir à cela des raisons particulières.

Je vais tenter d'expliquer pourquoi le camarade Lénine a moins que quiconque dévié de la juste voie révolutionnaire prolétarienne, et pourquoi ces déviations ont été liquidées par lui si rapidement qu'elles en sont restées relativement presque imperceptibles.

Il y a une quinzaine d'années, d'interminables débats agitaient les sociaux-démocrates russes sur le thème de la spontanéité et de la conscience. À cette époque, dans la brochure « *Que faire ?* », qui joua un rôle considérable, le camarade Lénine avait laissé échapper sur cette question une phrase plutôt malheureuse. Il présentait la solution du problème de la spontanéité et de la conscience en ces termes : le mouvement ouvrier spontané ne peut par ses seules forces s'élever au-delà des idéaux trade-unionistes, et la conscience socialiste est introduite de l'extérieur dans le milieu prolétarien. Cette formulation péchait manifestement par son omission : elle ne prenait pas en compte l'impact constant du mouvement ouvrier « spontané » sur la théorie elle-même.

En 1904-1905, lorsque débuta la lutte fractionnelle entre bolcheviks et mencheviks, ces derniers s'emparèrent de cette phrase malencontreuse et, à tous les coins de rue, se mirent à accuser le camarade Lénine d'incompréhension de la cause, de mépris envers les ouvriers, et généralement de tous les péchés capitaux. Cette campagne sema le trouble même chez certains bolcheviks, qui demandèrent au camarade Lénine de s'expliquer. Mais il n'eut qu'un geste de dédain pour les écarter. Et cela se comprend. En réalité, il est peu probable qu'on ait trouvé un seul homme parmi ses détracteurs qui, dans sa théorie (de la « conscience »), ait tenu compte de la « spontanéité » du mouvement prolétarien autant que l'avait fait l'auteur de la brochure « *Que faire ?* ».

Les années 1904-1905 furent justement l'apogée de la lutte politique contre l'autocratie. Des événements politiques de première importance, plus marquants les uns que les autres, se succédaient. Le camarade Lénine vivait à l'étranger ; il était déjà le dirigeant de la fraction bolchevique et prenait une part des plus actives à la lutte politique. Les échanges entre la Russie et le centre à l'étranger se faisaient de plus en plus intenses, des camarades de Russie arrivaient à Genève presque quotidiennement. Le camarade Lénine interrogeait tous les nouveaux venus, entrant dans les moindres détails de la vie des ouvriers de leur localité. À ceux qui partaient pour la Russie, il recommandait de veiller surtout à ce que les ouvriers envoient à la rédaction des lettres sur la vie de leurs usines. A chaque militant venu de Russie, il posait les questions suivantes : y a-t-il des ouvriers dans votre comité ? s'il n'y en a pas, pour quelle raison ?

Un jour, deux jeunes membres d'un comité, venus d'Odessa, répondirent :

— Nous avons essayé de faire entrer des ouvriers dans le comité, mais sans succès.

— Pourquoi ?

— Eh bien, ils ont tout de suite exigé que l'on publie des tracts sur les salaires et sur divers petits tracés propres à certaines usines.

Il fallait voir avec quelle indignation Ilitch sermonna vertement ces jeunes organisateurs, comme il les étrilla, leur expliquant que cette exigence des ouvriers d'Odessa démontrait mieux que tout l'utilité et la nécessité de promouvoir des ouvriers au sein des comités.

L'année « rouge » 1905 passa, les années de dépression qui suivirent l'écrasement du mouvement révolutionnaire passèrent également ; le premier journal ouvrier quotidien, la « *Pravda* », apparut à Pétersbourg. Et les collaborateurs de la « *Pravda* », bien que séparés de Vladimir Ilitch par des milliers de verstes et la frontière d'État, sentaient invariablement sa sollicitude, l'attention qu'il manifestait à l'égard des formes nouvelles, transformées, que prenait le mouvement ouvrier dans cette nouvelle période. Moi-même homme de lettres, je trouvais particulièrement touchante l'attitude de Vladimir Ilitch envers ses propres travaux littéraires.

Il écrivait souvent et abondamment. Rare était le jour où le courrier n'apportait pas d'articles, écrits soit par Ilitch<sup>3</sup>, soit par le camarade Zinoviev. La rédaction de la « *Pravda* » était composée de personnes étrangères à toute tradition littéraire – et elles avaient adopté ce point de vue que tout article était un matériau entièrement à la disposition de la rédaction : les articles étaient raccourcis, corrigés, on y insérait des passages, bref, ils étaient parfois modifiés au point d'en devenir méconnaissables. Les articles des camarades résidant à l'étranger n'échappaient pas à ce sort commun. Seul un homme de lettres peut pleinement comprendre combien il est difficile de travailler dans un journal dans de telles conditions. La plupart des littérateurs prenaient la fuite après une ou deux opérations de ce genre sur leurs articles. Quant au camarade Lénine, les membres de la rédaction disaient :

— Ilitch, lui, ne nous quittera pas ! – et ils taillaient ses articles en toute impunité.

Une seule fois – je crois que c'était en mars 1913 –, une phrase lui échappa dans une lettre : « *Dans de telles conditions, il est impossible de travailler pour le journal* ». Cela se produisit lorsqu'à sa demande d'explications sur la non-parution successive de plusieurs de ses articles, il reçut pour réponse que les manuscrits n'avaient pas encore été lus, faute de temps.

C'est précisément cette attention de tous les instants, cette vigilance extrême portée au pouls de la vie ouvrière, qui fournit au camarade Lénine la source où puiser les corrections nécessaires – « tirées de la pratique » – à apporter aux positions théoriques abstraites.

L'une des caractéristiques tragiques de la lutte révolutionnaire du prolétariat est la coupure entre les représentants de la théorie révolutionnaire et la pratique quotidienne de la vie ouvrière. L'ouvrier, qui consacre le meilleur de ses forces à créer de la plus-value pour le capitaliste, n'a pas la possibilité d'acquérir une instruction suffisante ni de consacrer assez de temps à l'étude théorique. Si un ouvrier révèle des talents lui permettant, par exemple, de vivre de son travail littéraire, alors il cesse d'être un ouvrier, il commence à fréquenter les milieux bourgeois-intellectuels, et sa conscience commence à être déterminée non par l'être prolétarien, mais par l'être bourgeois ou petit-bourgeois. Dans la majorité des cas, les théoriciens ne sont pas issus du milieu ouvrier, et leur être demeure étranger à l'être prolétarien. Chez le camarade Lénine, cette coupure a été consciemment réduite au minimum.

Lénine accordait une attention soutenue et constante à la vie ouvrière et, d'autre part, il était libre de toute influence bourgeoise : il n'entretenait jamais de connaissances dans les milieux bourgeois, ne fréquentait aucune « société » bourgeoise. On venait chez lui, mais il ne faisait pas un pas en direction de quiconque. Et toute sa façon de vivre était, si l'on fait abstraction des monceaux de livres dans sa chambre, toujours celle d'un prolétaire. En 1917, dans la brochure « *les Bolchéviks garderont-ils le pouvoir ?* », le camarade Lénine laissa échapper incidemment à son propre sujet : « *Moi qui n'avais pas connu le besoin, je ne pensais pas au pain. Le pain était pour moi quelque chose qui allait de soi, une sorte de produit auxiliaire du travail du publiciste.* »

<sup>3</sup> Il s'agit des articles que Lénine envoyait de l'étranger en Russie pour les journaux « *Zvezda* », « *Pravda* » et la revue « *Prosvéchtchénié* », dans les rédactions desquels Olminsky avait collaboré de 1911 à 1914. (N.R.)

Cette déclaration ne peut que faire sourire quiconque connaît la vie d'Ilitch. Il est vrai qu'il ne pensait jamais au pain, aux intérêts matériels. Mais au lieu des mots « *moi qui n'avais pas connu le besoin* », il eût été bien plus juste de dire « *moi qui n'avais pas connu l'aisance* ». L'absence de l'influence corruptrice de l'aisance bourgeoise n'a pas pu ne pas jouer un rôle dans le fait que le camarade Lénine, contrairement à d'autres théoriciens, ne déviait jamais vers le point de vue bourgeois.

Dans la même brochure, à la même page, nous pouvons voir comment l'« être » prolétarien (et pour Lénine, l'observation attentive de cet être) se répercute sur la conscience politique, sur l'adoption de telle ou telle ligne politique. Lénine raconte :

*Après les journées de juillet, je dus grâce à la sollicitude spécialement attentive dont m'honorait le gouvernement Kérénsky, passer dans la clandestinité. Nous autres, c'étaient naturellement les ouvriers qui nous cachaient. Dans un lointain faubourg ouvrier de Pétrograd, dans un petit logement ouvrier, on sert le repas. L'hôtesse apporte le pain. Le maître de maison dit : « Regarde un peu, quel beau pain. « Ils » n'osent pas maintenant, pour sûr, nous donner de mauvais pain. Nous ne pensions plus qu'on pouvait donner de bon pain à Pétrograd. » Je fus frappé de cette appréciation de classe portée sur les journées de juillet. Ma pensée tournait autour de leur portée politique, pesait leur rôle dans la marche générale des événements, cherchait à démêler de quelle situation était sorti ce zigzag de l'histoire, quelle situation il créerait, dans quel sens nous devrions modifier nos mots d'ordre et l'appareil de notre parti pour l'adapter à la situation nouvelle. (...) La pensée n'arrive au fondement de tout, à la lutte de classe pour le pain, que par l'analyse politique, par une voie extraordinairement difficile et embrouillée. Mais le représentant de la classe opprimée (...) prend immédiatement le taureau par les cornes, avec cette simplicité, cette franchise étonnantes, cette ferme résolution, cette netteté de vue incroyable, dont nous sommes, nous intellectuels, aussi éloignés que des étoiles du ciel. Le monde entier se divise en deux camps : « nous », les travailleurs, et « eux », les exploités. Pas l'ombre de perplexité sur ce qui s'est passé : ce n'est qu'une des batailles dans la longue lutte entre le travail et le capital. On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs. « Combien douloureuse cette « situation exceptionnellement complexe » de la révolution, tels sont la pensée et le sentiment de l'intellectuel bourgeois. « Nous « les » tenons de près, « ils » n'oseront plus plastronner, comme par le passé. Encore un petit effort, et nous les faisons toucher les épaules », telle est la manière de penser et de sentir de l'ouvrier. »<sup>4</sup>*

Ce récit du camarade Lénine nous introduit dans le laboratoire intime de sa pensée. Son esprit cherche, par la voie « intellectuelle », par le biais d'une analyse théorique complexe, de la « *simplicité* » et de la « *netteté* » pour définir le sens d'un événement complexe, pour synthétiser le résultat de l'analyse dans des mots d'ordre qu'on doit mettre en œuvre avec une « *ferme résolution* ». Et là où un autre théoricien-intellectuel s'embrouillerait facilement dans des contradictions insolubles, Lénine, lui, se tire d'embarras à l'aide du point de vue de classe du prolétariat ; ce point de vue est devenu la seconde nature de l'« intellectuel » Lénine grâce à l'attention constante et soutenue qu'il manifeste pour la marche de la vie des prolétaires, grâce aussi au fait qu'il a réduit à rien l'influence bourgeoise, l'« être » bourgeois dans sa vie personnelle.

Il va de soi que, dans ce cas précis, ce n'est pas la phrase de l'ouvrier sur le pain qui a décidé du choix des mots d'ordre : c'est le résultat général de l'analyse théorique qui les a déterminés. Mais cette phrase a joué son rôle, un rôle sensiblement pareil à celui de la pomme de Newton dans sa découverte de la gravitation universelle. Et qui pourra compter toutes les pommes qui sont tombées devant les yeux de Vladimir Ilitch de l'arbre magnifique et perpétuellement fécond de la pensée prolétarienne, lui facilitant la découverte de la réponse « simple et claire » aux questions politiques les plus complexes ? Une compréhension vraiment géniale de la psychologie prolétarienne, alliée à l'aisance avec laquelle il évolue dans le domaine des constructions théoriques les plus ardues, telles sont les bases de l'activité politique de Vladimir Lénine.

---

4 V. Lénine, *Œuvres*, t. 26, Paris-Moscou, pp. 116-117. (N.R.)

Ajoutez à cela la fermeté, la résolution inébranlable dans la poursuite de l'objectif fixé, et vous devrez reconnaître qu'il était inévitable que Lénine acquière dans le parti du prolétariat russe cette autorité irrésistible dont il commence à jouir également parmi le prolétariat en lutte du monde entier, à mesure que devient toujours plus évidente l'inéluctabilité de la révolution prolétarienne mondiale.